

Propositions pour un imaginaire des clubs de lectrices : Delaume, Delorme, Rychner, Volodine

Mathilde Zbaeren, Université de Lausanne 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 17, n° 2 : *La lectrice est-elle un lecteur comme les autres ?*,
dir. Maxime Decout et Estelle Mouton-Rovira, décembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Mathilde Zbaeren, « Propositions pour un imaginaire des clubs de lectrices : Delaume, Delorme, Rychner, Volodine », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 2, 2023, p. 85-101.
doi.org/10.51777/relief18424

Propositions pour un imaginaire des clubs de lectrices : Delaume, Delorme, Rychner, Volodine

MATHILDE ZBAEREN, Université de Lausanne

Résumé

La prolifération récente des clubs de lecture dans l'espace culturel francophone pousse à interroger la façon dont de tels espaces sociaux informent la fiction et figurent des formes de lecture collectives, notamment pour les femmes et les féministes. Les échanges qui y ont cours stimulent un imaginaire de la littérature comme activité politisée, dont la continuité avec l'action militante est parfois supposée, quand la lecture n'est pas perçue comme le seul instrument d'un *selfcare*. À l'aune de ce constat, le présent article entend questionner les modalités du transfert du modèle social du club de lectrices au sein de fictions romanesques contemporaines francophones, à savoir dans les romans de Chloé Delaume, Wendy Delorme, Antoinette Rychner et Antoine Volodine. En dégagant les typologies de ces clubs fictionnels, l'imaginaire de la lecture véhiculé, les activités et les valeurs auxquelles la lecture est associée, il s'agit de déterminer ce que signifie, dans cet imaginaire, organiser des collectifs pour prendre soin, tisser du lien et, dans certains cas, organiser une faction armée (physiquement et intellectuellement) contre l'oppression (patriarcale et sexiste).

L'inauguration en 1996 du *book club* mensuel d'Oprah Winfrey aura très certainement contribué à dépoussiérer l'image du club de lecture¹. Tout en popularisant cette forme de sociabilité littéraire, l'animatrice et productrice a inauguré une nouvelle ère du *book club*, essentiellement virtuelle. Avec elle comme avec l'actrice Emma Watson² ou, plus récemment, la star de la pop Dua Lipa, le *book club* prend place à la télévision, à la radio, sur un blog, une chaîne YouTube ou sur Instagram. Espace de partage et d'échange autour de la lecture, le club produit par ailleurs des listes de productions culturelles, prodiguant conseils et recommandations pour ses participant·e·s, sa communauté ou ses abonné·e·s. Le succès d'une telle formation sociale orchestrée par des stars contribue sans doute moins à démocratiser la pratique de l'échange littéraire qu'à la médiatiser et la glamouriser. Elle risque par ailleurs d'occulter des pratiques sociales militantes ou instituées vieilles de plusieurs décennies, mais plus discrètes, espaces dévoués à la démocratisation de la lecture. Au demeurant, le succès et la médiatisation récente des clubs tenus par des stars de la dite « pop culture » participe d'un mouvement interrogeant tant les frontières entre lecture savante et lecture ordinaire que bouleversant les imaginaires de la littérature.

-
1. Je remercie les évaluateur·rice·s de cet article qui en ont réalisé une lecture à la fois éclairée et attentive, et ont considérablement nourri ma réflexion.
 2. La renommée d'Emma Watson, rendue célèbre par son incarnation au cinéma du personnage d'Hermione Granger, grande lectrice au sein de la saga *Harry Potter* amène à considérer les ponts lancés entre espaces fictionnels et espace d'échanges réels autour de la littérature. La réputation du personnage d'Hermione dote certainement l'actrice d'une aura de grande lectrice (voir Tanguy Habrand, *Hermione Granger lectrice de Harry Potter*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, coll. « La fabrique des héros », 2022).

Dans la gamme des représentations fictionnelles de lectrices, qui restent rares ou qui servent surtout de repoussoir³, les clubs, les collectifs, les associations, les cercles ou les organisations lettrées en non-mixité occupent une place encore plus marginale. La prolifération récente des clubs de lecture (ouverts à toutes et tous, entre femmes, ou en l'absence d'hommes cis⁴) dans l'espace culturel francophone pousse toutefois à interroger la façon dont de tels espaces sociaux informent la fiction et alimentent un imaginaire de la lecture comme activité politisée et collective, notamment pour les femmes et les féministes. On peut ici penser à des événements organisés au sein de librairies militantes ou spécialisées, de réunions dans des lieux privés ou confidentiels, aux communautés constituées en ligne (pages Instagram, chaînes YouTube, comptes Twitter⁵), aux pratiques militantes situées (bibliothèque partagée de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, infokiosques au sein d'associations), dans des espaces plus institués (espaces d'art et d'exposition), voire médiatisées (podcasts, émissions de radio). De tels espaces de sociabilité organisés autour de livres et de lectures (féministes, mais aussi antiracistes, anarchistes, militantes pour le climat, etc.) se sont aujourd'hui diversifiés. En marge des *book clubs* les plus institutionnalisés (France Culture ou CBS) les échanges qui ont cours dans ces espaces (physiques ou virtuels) stimulent un imaginaire de la littérature comme activité politisée, c'est-à-dire comme activité dont la continuité avec l'action militante est souvent supposée. La lecture y est parfois l'instrument d'un *care*, d'une réorientation de l'attention et du soin par l'écoute des récits intimes. Les *book clubs* se présentent ainsi comme des *safe places* (ou « lieux neutres »), des lieux d'expression et de perfectionnement de soi⁶. En d'autres occasions, il est également un espace où il est possible d'interroger les normes hétérosexistes, de se retrouver entre femmes ou entre minorités pour réfléchir, au gré de lectures, aux oppressions subies et à des voies de sorties. Ici, il s'agit d'approcher la forme sociale du club de lectrices par son pan fictionnel en faisant le pari que les représentations fictionnelles récentes de clubs et de groupes de lectrices renseignent sur un imaginaire de la lecture collective féminine⁷.

-
3. Dans *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture aux XIX^e et XX^e siècles* (Paris, Classiques Garnier, 2014), Marie Baudry montre que les nombreux personnages de lectrices présents dans les fictions réalistes du XIX^e siècle servent à repousser le genre du roman sentimental.
 4. Dans les théories du genre, la cisidentité désigne l'adéquation entre le genre ressenti et le genre assigné à la naissance.
 5. On pensera ici notamment à des clubs de lecture à l'initiative de personnes qui ne sont pas nécessairement des professionnel·le·s du livre : Louvgang à Montréal, Le Club des Lectrices à Lausanne, Le Book club féministe à Nice, The Feminist Book Club à Paris, Éléphante à Berlin, etc.
 6. Janice A. Radway a étudié de près des regroupements de lectrices et la portée contestataire de cette pratique. Son travail constitue l'un des socles principaux de l'étude double (ethnographique et fictionnelle) des clubs de lectrices (voir « Lectures à "l'eau de rose". Femmes, patriarcat et littérature populaire », *Politix, Revue des sciences sociales du politique*, n° 51, 2000, p. 163-177 ; *A Feeling for Books : The Book-Of-The-Month Club, Literary Taste, and Middle-Class Desire*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997).
 7. Il faudrait toutefois renseigner par une enquête ethnographique ou sociologique les modalités de constitution et les représentations sociales de la sororité au sein de ces « clubs » de lectrices contemporains que je ne fais qu'effleurer ici. Sur les clubs de lecture, voir les travaux de Janice A. Radway cité *supra* et Viviane Albenga, *S'émanciper par la lecture. Genre, classe et usages sociaux des livres*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.

La prolifération récente des clubs de lecture féministes ou ouverts aux seules femmes (cis ou trans) pousse à interroger la façon dont de tels espaces sociaux informent la fiction et comment, à l'inverse, de telles représentations alimentent un imaginaire de la lecture comme activité politisée et collective. Au sein de fictions contemporaines, les groupes de lectrices constituent un motif discret qui réactive des modèles du passé, celui des salons et des sociétés lettrées au sein desquels les femmes occupaient une place centrale. Sans revenir de façon détaillée sur de tels espaces lettrés qui ont déjà fait l'objet de travaux informés⁸, il s'agit plutôt de considérer ici les reconfigurations de ce modèle de sociabilité que proposent la mise en fiction contemporaine de groupe de lectrices au sein de quatre romans : *Terminus radieux*, d'Antoine Volodine, *Les Sorcières de la République* de Chloé Delaume, *Après le monde* d'Antoinette Rychner et *Viendra le temps du feu* de Wendy Delorme⁹. Réactivant les modèles du passé en les amenant sur le terrain fictionnel, ces romans donnent à des groupes de lectrices un rôle central dans le déroulement de leurs intrigues, tout en leur attribuant une fonction politique et une incidence sur la forme même du récit. Du soin à la révolution, de l'espace éducatif à l'espace communautaire, les clubs et regroupements de lectrices sont dotés, dans ces récits, d'un pouvoir de transformation de soi et du social. Ils constituent par ailleurs des modèles variés de l'échange littéraire entre femmes et entre minorités de genre.

La sororité en milieu hostile

Les quatre romans étudiés ont en commun une inscription dans la catégorie des littératures de l'imaginaire sans toutefois s'y limiter. Comme le montrent aujourd'hui certain·e·s jeunes chercheur·euse·s, les littératures de l'imaginaire constituent un bastion de l'émergence d'une auctorialité féminine qui fait du genre (*gender*) un principe esthétique et narratif (dans cette optique alliant perspective féministe et recherche narrative, on peut penser aux œuvres de Monique Wittig, Françoise d'Eaubonne et Christine Renard)¹⁰. Ce n'est donc pas un hasard si des figures de lectrices y sont présentes, amenant la dystopie vers des enjeux féministes et des interrogations génériques. Les récits commentés ici composent en effet à partir de dystopies : des mondes où règne un empereur tyrannique, où le capitalisme a conduit à l'épuisement définitif des ressources ou à la contamination nucléaire d'une région entière, où les

8. La pratique de lecture collective, en salon, dans des espaces de sociabilités restreints, n'est évidemment pas nouvelle. On pensera aux salons de la Marquise de Rambouillet, tenus dans sa « chambre bleue » pendant plus de cinquante ans, à Madame Geoffrin, ou encore, à une époque plus reculée, à Anne Hutchinson, une sage-femme installée en 1634 avec sa famille dans la colonie de la baie du Massachusetts (voir Martine Reid (dir.), *Les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Paris, Honoré Champion, 2011 ; *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020).

9. Antoine Volodine, *Terminus radieux*, Paris, Seuil, 2014 (désormais TR) ; Chloé Delaume, *Les Sorcières de la République*, Paris, Seuil, 2016 (désormais SR) ; Antoinette Rychner, *Après le monde*, Paris, Buchet-Chastel, 2020 (désormais AM) ; Wendy Delorme, *Viendra le temps du feu*, Paris, Cambourakis, 2021 (désormais VTF).

10. Plusieurs thèses en cours témoignent d'un intérêt renouvelé pour le genre dystopique et ses affinités avec les théories critiques féministes, voire écoféministes : Frédéric Guignard (Université de Lausanne) mène une thèse sur le rôle de fictions féministes francophones dans l'émergence d'une auctorialité féminine et Laura Degrande (Université de Namur) se penche sur des récits féministes polyphoniques.

femmes et les minorités sexuelles sont condamnées à servir le patriarcat¹¹. Antoine Volodine invente, dans *Terminus radieux* (2014), trois personnages féminins, sœurs et filles du mage Solovieï, dont les lectures féministes partagées ont attisé la colère contre les hommes. Par leurs lectures communes, les trois sœurs sont progressivement agrégées à la galaxie post-exotique, à tel point que l'une d'entre elles assume la réécriture des œuvres disparues d'autrices féministes. Dans *Les Sorcières de la République* (2016), Chloé Delaume met en scène le Club Lilith où les déesses de l'Olympe prodiguent conseils et enseignements sur l'histoire de la sorcellerie. Ce club est à la fois l'organe de déploiement d'une éducation féministe et d'une prise de conscience des violences faites aux femmes dans la société patriarcale. Il est aussi l'antichambre du Parti du Cercle fondé par les déesses de l'Olympe, sorte d'instrument d'une prise de pouvoir qui mènera à des dérives dont la Sibylle, quelque soixante années plus tard, est tenue de se justifier lors d'un procès télévisuel spectaculaire. Wendy Delorme organise son roman choral *Viendra le temps du feu* (2021) autour d'une société militante secrète mixte (incluant femmes hétérosexuelles, personnes trans, gays et lesbiennes) au sein de laquelle circulent des textes interdits et s'organise une révolution contre le gouvernement despotique des « Autres ». Enfin, dans son roman post-apocalyptique *Après le monde* (2022), Antoinette Rychner nous amène à suivre deux bardesses, Barbara et Christelle, qui composent des récitations (en « nous », accordées au féminin pluriel) de témoignages collectés, écrivant ainsi au fur et à mesure de leur errance un livre collectif qu'elles font entendre et retranscrivent au fur et à mesure de sa composition.

Dans l'ensemble de ces récits se constituent des communautés en opposition avec un pouvoir tyrannique. Les groupes de femmes, sœurs, amies ou compagnes d'errance s'organisent pour opposer une résistance à l'ordre patriarcal. Dans ces communautés, la sororité fait office de valeur commune émancipatrice, permettant de s'extraire des carcans de la concurrence, de la rivalité ou de la complaisance passive. La sororité n'est toutefois que difficilement établie comme valeur cohésive des groupes et chacun d'entre eux, qu'il s'agisse du club Lilith (Delaume), des filles de Solovieï (Volodine), des bardesses (Rychner) ou des Uraniens (Delorme), tend plutôt à mettre en crise un principe dès lors désigné comme un idéal inatteignable. Chez Delaume, le Club Lilith opère comme lieu d'éducation féministe et de désenvoûtement où les adhérentes redécouvrent les vertus de la sororité sous la tutelle des déesses de l'Olympe :

Le Club Lilith, j'ai adoré y travailler. Après son ouverture, la plupart des déesses et des divinités secondaires sont parties effectuer leur mission ailleurs, en province, en Europe, dans le reste du monde. Je suis restée avec Héra, Hestia, Artémis et les Muses, on se partageait les tâches, mais c'est moi qui étais chargée de la programmation, en raison de mon sens de la pédagogie. J'y suis allée doucement. Qu'elles viennent à nous, qu'elles se rencontrent, qu'elles échangent et se révèlent sœurs. Plus viscéra-

11. Sur les relations entre dystopie et féminisme, voir Aurore Turbiau, « Une utopie féministe est-elle possible ? », *Hypothèses - Littératures engagées*, engagees.hypotheses.org, 6 septembre 2020 ; Judith Cohen, Samy Lagrange et Aurore Turbiau (dir.), *Esthétiques du désordre. Vers une autre pensée de l'utopie*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2022.

lement qu'aucune d'elles n'avait jamais pu l'imaginer. La sororité, c'est le socle. C'est ce qui différencie les sorcières des femmes de pouvoir. (SR, 255-256)

Dans le discours de la Sibylle qui tisse l'ensemble du récit de Delaume, la réappropriation positive de la désignation « sorcière » rendue possible par la constitution d'un « nous » progressivement reconnu par l'ensemble des adhérentes au club, entre en tension avec le ton du prêche (« qu'elles viennent à nous » et, plus loin, « je vous le dis »). Le renversement du patriarcat et du mode discursif paternaliste est favorisé sur le plan métadiscursif par l'usage de l'ironie et, sur le plan de la diégèse, par le Club Lilith. Celui-ci est progressivement apparenté à une institution culturelle dans laquelle la Sibylle dispense un enseignement sous la forme d'une médiation culturelle parodique. C'est par la lecture et des activités communes (« *workshops* », « créations collectives » et « ateliers », 259) menées au sein de musées, de fondations ou de salles de spectacle¹² que les femmes se découvrent sœurs et se défont des rivalités longuement inculquées. Le Club Lilith se présente comme le lieu d'une spectaculatisation de la lecture, mais aussi d'une conception pragmatique, le livre débouchant sur des usages et des mises en pratiques rituelles dans lesquelles des figures d'autrices ou d'intellectuelles servent de guides :

Circulation de la parole, savoir-faire et moyens d'action. À la place du torchon, et après le soutiegorge ; de demander ce qui, aujourd'hui, doit brûler. Confectionner des gris-gris, lister les anathèmes, des anciens talismans, s'appliquer à la mise à jour. Pour le Sabbat de Yule, on a écouté Thérèse Clerc. On a fait une lecture marathon de la revue *Sorcières*, Xavière Gauthier, les premiers textes déjà désopilants de Nancy Huston, des idées et des gestes, les années 1970, au micro se relayaient toutes les générations, féministes d'avant-hier et de presque aujourd'hui, célèbres et anonymes ; *Télérama* a adoré. (*ibid.*)

« Des idées et des gestes », c'est bien cette association du lire et du faire qui caractérise la conception du groupe de lectrices dans *Les Sorcières de la République*. Le pouvoir créateur de la « communauté interprétative¹³ » rassemblée au sein du club Lilith ne se limitant pas au seul pouvoir symbolique de donner du sens aux œuvres littéraires, les déesses de l'Olympe fondent à partir du club un parti politique et fomentent une révolution féministe. L'opération n'est toutefois pas aisée, comme en témoigne l'emploi de l'ironie (« *Télérama* a adoré »), qui souligne habilement les récupérations médiatiques du féminisme autant que l'instrumentalisation stratégique des médias par les groupes féministes. D'autres difficultés se présentent toutefois, comme le précise la Sybille :

Dès le berceau, elles sont conditionnées pour être la plus jolie du monde afin de satisfaire papa et d'en être la chouchoute. [...] Au-delà du plafond de verre, les règles et lois du Far West, le filon de la Schtroumpfette ; la rivalité en réflexe, le privilège des chasses gardées. En vérité, je vous le dis : rien

12. « Effectivement, le parti du Cercle s'est produit hors ses murs. Le succès du Club Lilith m'a permis d'investir divers espaces culturels de France. Maison de la poésie, Centre Pompidou, FRAC, fondations, théâtres, structures indépendantes. Nous pratiquons d'anciens rituels, les rendions participatifs sous couvert de performances artistiques. L'alchimie du verbe, vous savez, c'est un truc à prendre au sérieux. » (SR, p. 261).

13. Stanley Fish, *Quand lire, c'est faire*, trad. Étienne Dobenesque, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007.

n'est plus difficile que de leur apprendre à changer leur hostilité spontanée en complicité de principe. Être unies, les humaines, ça ne les intéresse pas. (256)

Dans le roman de Delaume, cette « complicité de principe » conduit de façon paradoxale à une complicité criminelle, les femmes émancipées ayant à terme décidé de prendre leur revanche contre les pères et maris violents. Chez Rychner, le projet de récit collectif élaboré par Christelle et Barbara est largement décrédibilisé par Delphine qui y voit un « bullshit lyrique » (AM, 63) et un délire irresponsable :

Delphine irritée jugeait toute cette histoire vraiment limite : ces deux-là n'avaient-elles donc rien d'autre à glander que d'inventer des trucs abscons, à l'heure où tant de choses étaient à relancer, reconstruire, entretenir et protéger ? Elle avait toujours su que Barbara était bizarre ; une irresponsable, sans quoi elle se serait occupée de son fils, mais la Christelle qu'elle avait connue avait été une fille bien, les pieds sur terre. La seule explication résidait dans la mauvaise influence de la première sur la deuxième. Comprendraient-elles qu'ici on avait d'autres soucis que de *devenir bardesse* ? (62)

L'activité littéraire apparaît à Delphine comme une échappée hors des responsabilités collectives, alors qu'elle est, aux yeux des bardesses, le moyen d'inscrire une mémoire et de reconstituer une histoire des reconstructions post-apocalyptiques. Bien qu'elles trouvent des alliées au sein des communautés qu'elles traversent, l'utilité collective du projet mémoriel et poétique des bardesses n'est pas toujours reconnue. Les textes produits et récités devant différents publics rencontrés sur leur route gardent pourtant la trace de l'ensemble des tâches urgentes réalisées par les communautés, désignées dans les « chants de témoignage » au féminin pluriel. La démarche des personnages du roman de Rychner se distingue en cela des autres pratiques de lectrices étudiées ici, puisqu'il s'agit d'inscrire l'acte de lecture dans la continuité d'un processus de publication (au sens large) et dans la production de traces mémorielles. La performance à laquelle s'adonne Christelle lors d'une première soirée de déclamation des « chants de témoignage » la conduit à envisager celle-ci comme une « vocalisation improvisée » semblable à celle des troubadours (34). L'appellation « bardesse » naît alors d'une réflexion du personnage que le récit rapporte, réflexion portant sur l'héritage classique et l'imaginaire de la déclamation. Le mot « bardesse » s'impose sans qu'elle ne parvienne à le rattacher à son origine : « Christelle considéra ce mot étrange. Et ce qu'il véhiculait. D'où venait-il ? Moyenâgeux ? Celtique ? Gaulois, puisqu'une figure de barde bâilloné apparaissait rituellement à la fin des albums d'Astérix ? » (35). Comme chez Delaume qui s'amuse de faire de la Sibylle une éternelle adolescente, la mythologie et la référence antique sont, chez Rychner, mises au service d'une appropriation ludique et non-experte. La sociabilité littéraire qui s'élabore autour de Christelle et Barbara contribue ainsi à donner corps à une communauté éphémère ou virtuelle rassemblée autour de récitations et par les récits que leurs « chants » agencent. Elles ne parviennent toutefois pas à intégrer tout le monde et leurs projets sont souvent critiqués ou dévalorisés.

Chez Volodine, l'espace littéraire fait aussi l'objet de conflits entre femmes, à savoir entre les filles du mage Solovieï. Comme dans *Après le monde*, la collectivisation des tâches occasionne des rancunes, voire une haine profonde. Hannko Vogouljian, Samiya Schmidt et

Myriam Oumarik partagent le même destin funeste. Prisonnières et soumises à des violences incestueuses jusqu'au cœur de leurs rêves, les trois sœurs n'en sont pas pour autant solidaires :

Hannko Vogoulian eut une rapide vision synthétique des années passées à « Terminus radieux » et elle se rappela de Samiya Schmidt se débrouillait toujours pour échapper aux tâches collectives. Entre deux crises, elle s'arrangeait systématiquement pour ne rien faire, ou alors se déclarer surmenée par les tâches de gestion et de conservation de la bibliothèque de la Maison du peuple. Hannko Vogoulian l'avait toujours détestée et, au contraire de ce qui se passait pour Myriam Oumarik, envers qui elle éprouvait une affection parfois complice, elle évitait de la considérer comme une sœur. (TR, 472)

Dans les trois romans de Volodine, Delaume et Rychner, la sororité, bien qu'avancée comme un principe structurant et comme un moyen de coalition puissant, se présente ainsi essentiellement comme une valeur paradoxale. Le groupe de lectrices (ou de performeuses ambulantes chez Rychner) ne se distingue pas nécessairement par sa cohésion, mais par une appartenance commune à un même milieu hostile envers les femmes et la recherche similaire d'échappées.

Lieux de communion

Chez Wendy Delorme, l'hostilité touche aussi les homosexuels et les personnes trans. Dans ce monde où les « lieux dédiés uniquement aux livres ont fermé à jamais » (VTF, 172), la recherche d'une cohésion doit se faire dans le secret du *Gentlemen's club*, à l'étage, où des dissident·e·s ont conservé des livres interdits aux reliures de cuir « patiné » et « ancien » (204). En quête de ses « sœurs », Grâce se déguise en homme pour pénétrer là où elle pense retrouver celles qui appartiennent à sa communauté perdue. Grâce ne trouvera pas ses sœurs dans le *Gentlemen's club*, mais invitée par l'un des Uraniens à monter à l'étage du club, elle découvre le salon sombre où se réunissent les résistants : une pièce « enfumée », au sol fait de bois, d'un « beau parquet ciré », aux murs « recouverts de rayonnages vides », des étagères étiquetées de A à Z (*ibid.*). Avec les Uraniens, qui sont comme elle dépositaires d'une mémoire que le parti tyrannique a tenté d'effacer, Grâce retrouve une langue perdue :

Raphaël me regarde, dit à mon attention : « Ici, on utilise des mots de langue morte. »

Chez les Autres, on ne dit plus citoyens et peuple, mais contributeurs, ou bien contributrices. On ne dit plus patrons, mais responsables. On ne dit plus mariage, on dit mise en paire. On ne dit plus religion, mais spiritualité.

Ce que Raphaël ignore, c'est que parmi les sœurs nous parlions le langage d'avant l'édition du Pacte national, et même plusieurs langues, certaines de nous venant de terres éloignées. (205)

La bibliothèque fictionnelle constitue ainsi ce lieu en marge, où les clubs, les groupes ou les duos peuvent se réunir autour d'une mémoire ou d'une langue commune. Dans *Terminus Radieux* et *Après le monde* de tels lieux servent de socle à la constitution de communautés virtuelles. La bibliothèque est d'une part, pour les filles de Solovieï, l'espace possible d'une éducation irrévérencieuse, où les dictats paternels peuvent être disqualifiés :

Elles lisaient beaucoup, car la bibliothèque de la Maison du peuple était abondamment fournie en brochures d'agit-prop et en classiques de l'économie et de la littérature. Tous les romanciers et les romancières importants de l'Orbise étaient là, Ellen Dawkes, Erdogan Mayayo, Maria Kwooll, Verena Nordstrand et une belle plâtée d'autres. Les filles les lisaient de préférence aux ouvrages techniques. Leur père les avait pourtant mises en garde contre les foutaises nihilistes des poètes et l'inutilité tragique de leurs fictions. En dépit de tels avertissements, elles s'abreuyaient aux chefs-d'œuvre du post-exotisme. Elles avaient compris que Solovieï, qui lui-même se piquait d'écrire, exprimait là une opinion où la susceptibilité d'auteur l'emportait sur l'impartialité critique. (TR, 78)

Les filles de Solovieï sont livrées à une éducation « hasardeuse » ; elles n'apprennent que par les livres et des discussions avec des adultes « peu compétents » (*ibid.*). Solovieï se charge toutefois de la compléter en faisant irruption dans leurs rêves. Il en profite pour explorer leurs secrets et leurs fantasmes¹⁴, ce que les trois filles, dès leur puberté, vivent comme un viol : « elles se mirent à détester ce genre d'intrusion, cette pénétration impériale et contre-nature, et, au matin, sourdement ou ouvertement, elles se rappelaient qu'il était apparu en elles » (80). La littérature, et en particulier les fictions post-exotiques que recèle la bibliothèque de la Maison du Peuple, constitue ainsi un espace de repli tangible, un refuge opposable à l'espace onirique où l'éducation incestueuse dispensée par le mage peut être contestée. Elle est, d'autre part, chez Rychner, le lieu d'une conservation, de l'archivage d'une mémoire collective :

Quand ces dernières évoquèrent le nombre de feuillets composés à ce jour – ou plutôt *chants* ; oui, maintenant il fallait parler de « *chants* », s'empressa de préciser Christelle –, Faye s'exclama qu'elle devait absolument continuer, raconter la suite, les temps présents.

Elle loua la transmission orale et musicale, quoi que leur conseiller de tout conserver par écrit ; il ne fallait surtout pas abandonner le principe d'archivage. Plus que jamais, il était capital de constituer des bibliothèques de qualité, non seulement dans les centres tels que Hambourg où – elle le tenait en itinérant rencontré à la Chaux-de-Fonds – on était en train de reconstituer d'incroyables collections incluant tout ce qui s'écrivait d'important aujourd'hui, mais aussi et surtout dans les lieux les plus reculés, comme le Cucheroux, où Faye se faisait un devoir sacré d'étoffer le rayonnage. (AM, 95-96)

Dans cet extrait d'*Après le monde*, le personnage de Faye apparaît sous les traits idéalisés de la bibliothécaire instruite et volontaire. C'est par son attention, et sa « bienveillance et disponibilité qu'on eût dit illimitée » (97) qu'une sorte de communion (au sens quasi chrétien, tant le lexique utilisé dans ce passage a trait au sacré) entre les bardesses peut avoir lieu : « dans le faisceau croisé de leurs trois intelligences circulait l'excitation d'entrer ensemble dans une lecture possible du monde » (96). La rencontre avec la bibliothécaire du Cucheroux confirme l'ambition de Barbara et Christelle de composer une histoire collective, elle valide la pertinence de leur projet, mais plus encore, elle éveille un plaisir du partage au prisme de la lecture, du livre et du document écrit qui apparaissent comme la source d'une rédemption. Loin d'incarner seulement la lecture-plaisir, Faye apparaît comme une figure de salut et une figure

14. « Il leur tenait d'édifiants discours ou il leur déclama d'une voix sifflante ses propres poèmes, mais surtout il profitait de son séjour pour explorer les arrières de leur conscience, leurs fantasmes, leurs désirs secrets. » (TR, p. 80).

politique : c'est elle qui leur transmet un livre de Hans E. Widmer, penseur anarchiste et auteur de *Bolo'bolo*, un ouvrage dans lequel l'auteur propose une alternative à la société capitaliste. Le roman de Rychner confère en cela à la bibliothécaire un pouvoir rédempteur et à la lecture celui d'une mise en commun spirituelle, mémorielle (par l'archive) et politique (par la réflexion sur les communs). Ainsi que le formule Roger Chartier dans son ouvrage *Culture écrite et société*, la lecture apparaît non pas seulement comme « une opération abstraite d'intellection », mais également comme

mise en jeu du corps, inscription dans un espace, rapport à soi ou aux autres. C'est pourquoi l'attention doit être portée tout particulièrement sur des façons de lire qui se sont effacées dans notre monde contemporain. Par exemple, la lecture à haute voix, dans sa double fonction : communiquer l'écrit à ceux qui ne savent pas le déchiffrer, mais aussi cimenter des formes de sociabilité emboîtées qui sont autant de figures du privé – l'intimité familiale, la convivialité mondaine, la connivence lettrée¹⁵.

Après le monde met en scène une telle reconstruction des réseaux de pratiques organisant les modes diversifiés de l'accès au texte. La récitation orale, la vocalisation acquièrent le statut de lecture commune dans un mouvement de recomposition et de recouvrement de pratiques anciennes. Ces retrouvailles avec des pratiques anciennes ne sont rendues possibles, dans ce récit, que par l'effondrement du capitalisme et la nécessité de déployer des économies locales fonctionnelles, communautaires, en marge du système monétaire. La lecture entre ainsi dans cette économie et dans un système d'échange collectif, bien que sa valeur ne soit pas toujours reconnue par l'ensemble des membres de la société (comme nous l'avons vu précédemment avec le cas de Delphine). La lecture ainsi conçue est revalorisée, non pour sa dimension éducative, scolaire ou « consommatoire », mais pour sa fonction sociale. En effet, à l'inverse des bibliothécaires rencontrées par Viviane Albenga dans son enquête sur les pratiques de lecture collectives en club¹⁶, ou par Laurence Bachmann lors de son enquête ethnographique sur les moyens d'émancipation par la lecture¹⁷, les figures de bibliothécaires ou les intermédiaires lié-e-s au livre dans les romans commentés ici jouent un rôle politique fort, ils et elles constituent le point de contact avec une pensée politique révolutionnaire, ils et elles sont les instigatrices et instigateurs d'une révolution (c'est le cas dans *Viendra le temps du feu*) ou, chez Rychner, les adjuvant-e-s bienveillant-e-s d'une restitution commune des modes de vie anticapitalistes. En agissant comme des instances positionnées à la frontières,

15. Roger Chartier, *Culture écrite et société : l'ordre des livres (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Histoire », 1996, p. 139.

16. Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture : 1880-2000*, Paris, BPI-Centre Pompidou / Fayard, 2000, p. 109, soulignent la spécificité du discours des bibliothécaires sur la lecture, défendant un modèle « consommatoire » de la lecture pour le plaisir, par opposition à celui de l'Église, de l'État et de l'École républicaine, qui prônent un usage de salut, qu'il s'agisse de l'instruction chrétienne ou de l'émancipation laïque par la lecture. Cité dans Albenga, *S'émanciper par la lecture*, op. cit., p. 132.

17. Laurence Bachmann, « Transformer le genre par la littérature. Essai de sociologie indirecte », *Versants. Revue suisse des littératures romanes*, n° 5, 2010, p. 77-92 ; Laurence Bachmann et Viviane Albenga, « Trajectoires féminines d'émancipation par la lecture : les transgressions de l'âge adulte », dans Sylvie Octobre et Frédérique Patureau (dir.), *Sexe et genre des mondes culturels*, Lyon, ENS Éditions, 2020, p. 55.

les figures d'intermédiaire donnent accès à des espaces de sociabilité autant qu'à des textes qui, par leur contenu, peuvent opérer des transformations¹⁸.

La vengeance des mauvaises lectrices

Bien que les lieux de réunions des clubs et groupes de lectrices s'apparentent à des bibliothèques, des espaces culturels (parfois désertés ou cachés), à y regarder de près, on remarque que les lectrices fictionnelles lisent relativement peu. Si elles déambulent, récitent des textes, composent des conférences, participent à des *workshops* ou placardent des slogans dans la ville, les récits ne donnent que peu de description de moments de lecture ou d'échange proprement littéraires (portant sur la forme, le style, l'histoire littéraire ou ces modes de partage, par exemple). La lecture et la sociabilité élaborée autour du livre conduisent essentiellement à des formes d'action extra-littéraires : récitations ambulantes dans *Après le monde*, création du parti du Cercle et révolution féministe dans *Les Sorcières de la République*, résistance et révolution dans *Viendra le temps du feu*. Dans l'ensemble, les lectrices de ces quatre romans sont moins adeptes d'une lecture « au premier degré¹⁹ », immersive et reposant sur l'identification, que d'une « mauvaise » lecture interventionniste ou vengeresse²⁰. Les motifs de la guérilla, de la lutte et de la vengeance, sont également présents dans un récit fréquemment évoqué au sein des clubs de lecture, *Les Guérillères* de Monique Wittig²¹. En évoquant ces motifs ou plus directement ce texte de Wittig, les auteurs et autrices confèrent aux clubs de lecture, aux groupes de lectrices fictionnelles, une portée subversive à l'égard des codes littéraires²². Devenue mode d'action, la lecture n'est ni soumission ni adhésion à l'univers littéraire proposé par un auteur, mais elle débouche sur une réappropriation tout en faisant éclater les codes scolaires et les normes. Il convient ici d'étudier un cas particulier.

-
18. Sur ce point, il semble pertinent d'observer que cette représentation des figures d'intermédiaires reconfigure, au sein des fictions contemporaines, les rapports entre des lectures transformatrices dans leur contenu et la lecture comme pratique transformatrice, ainsi qu'elle est l'étudiée par Janice A. Radway. Les textes lus, sont, ainsi que je le montre plus loin dans cet article, détenteurs d'un pouvoir de transformation qui « contamine » ou « influence » les lectrices de ces textes.
19. Jérôme David, « Le premier degré de la littérature », *Fabula-LhT*, n° 9, « Après le bovarysme », 2012. Cet article s'appuie notamment sur les premiers travaux de Rita Felski, « After Suspicion », *Profession*, 2009, p. 28-35.
20. Nous verrons en quoi cette supposée « mauvaise » lecture interventionniste ou irrévérencieuse est toutefois porteuse et créatrice de sens.
21. Monique Wittig, *Les Guérillères*, Paris, Minuit, 1969. Sur la réception contemporaine de cet ouvrage, voir Émilie Notéris, *Wittig*, Paris, Les Pérégrines, 2022.
22. Sur la dimension interventionniste des textes littéraires et sur le dépassement de l'opposition entre lecture naïve conservatrice et lecture interventionniste et critique, on pourra se référer aux travaux d'Eve Kosofsky Sedgwick, de Judith Fetterley et d'Émilie Notéris. Dans les travaux de cette dernière, la notion de réparation, employée dans une perspective féministe, est synonyme de visibilisation des fractures (Notéris fait notamment référence à la pratique japonaise du *kintsugi*). Chez Kosofsky Sedgwick, la lecture dite « de surface » est quant à elle envisagée comme un moyen de repousser les sophistications vaines de l'herméneutique, et de retrouver un regard lucide sur le texte. Voir Émilie Notéris, *La Fiction réparatrice*, Villecomtal-sur-Arros, UV éditions, 2020 ; Eve Kosofsky Sedgwick (dir.), *Novel Gazing. Queer Readings in Fiction*, Duke University Press, 1997 ; Judith Fetterley, *The Resisting Reader: A Feminist Approach to American Fiction*, Bloomington, Indiana University Press, 1978.

Les lectrices de *Terminus radieux* font exception au sein de ce corpus, dans la mesure où elles se plongent avec assiduité dans certains ouvrages. Leur lecture fait l'objet de plusieurs descriptions. Elles sont, qui plus est, des lectrices passionnées et adhèrent pleinement aux récits post-exotiques ainsi qu'aux thèses les plus radicales défendues par certaines autrices féministes, telles que Maria Kwooll, une autrice que le soldat Iliouchenko découvre dans la bibliothèque de l'Orbise :

La couverture avait été arrachée trente ans plus tôt. C'était une anthologie des petites proses de Maria Kwooll, auteur facile à identifier tant sa haine des relations sexuelles s'étalait ouvertement, à tout moment et à chaque page. Iliouchenko parcourut trois paragraphes, qui faisaient remonter toute manifestation de désir et même de tendresse amoureuse à la brutalité originelle de la nuit animale, aux impérieuses obscurités nées pendant l'ère paléozoïque, contraignant les créatures vivantes à se déchirer, à se violer les unes les autres afin de perpétuer horriblement leur espèce. Maria Kwooll voyait dans les instants vertigineux de l'orgasme un raccourci qui menait instantanément quatre ou cinq cents millions d'années en arrière. (*TR*, 220-221)

La présentation des thèses radicales (et essentialisantes) de Kwooll au prisme de la lecture masculine d'Iliouchenko tend à mettre en tension cette rencontre entre un lecteur et un texte féministe. À l'échelle du roman, la radicalité des propos de Kwooll sur la sexualité et la réduction de toute forme du désir au viol semble, dans un premier temps, disqualifier l'acte de lecture féministe, faisant de celui-ci l'une des voies conduisant à l'hystérie. Le roman de Volodine met en effet en garde contre les lectures non-distanciées, et rejoue l'argument d'un danger de la lecture féminine. À ce titre, Samiya Schmidt est, parmi les trois sœurs, la plus fidèle des lectrices de Kwooll. Dans plusieurs scènes, elle prend à son compte les arguments de l'autrice pour dénoncer « le langage de queue »²³ des hommes croisés sur sa route. Sa misandrie est directement inscrite dans la continuité de ses « crises » de délire et de « furie »²⁴. L'univers littéraire de Kwooll devient pour elle une clé de lecture du monde, écrasant toute individualité, réduisant toute interaction avec les hommes sous le poids de la misandrie.

Ses sœurs sont toutefois capables de plus de nuances et le roman de Volodine oppose en ce sens plusieurs usages du texte féministe et plusieurs « mauvaises lectures ». Sa sœur, Hannko Vogouljan, elle aussi lectrice fervente des autrices féministes du post-exotisme, pratique toutefois une lecture plus distanciée : « elle n'avait jamais été une lectrice attentive, une lectrice modèle, jamais une bonne lectrice, et le contenu des romans qu'elle avait parcouru autrefois s'était volatilisé, sans parler de la forme qui pour elle avait toujours été un élément complètement dépourvu d'importance » (435). Le roman tend à faire d'elle une « mauvaise lectrice », au sens le plus courant, avant d'en dresser un portrait élogieux semblable à celui que Maxime Decout a proposé des lecteurs buissonniers et « intervention-

23. « Selon Maria Kwooll, la pensée des mâles est entièrement dominée et imprégnée par ce qu'elle appelle le langage de queue. Quels que soient leurs discours et même leurs convictions, qu'ils en soient conscients ou non, les mâles n'échappent pas une seconde au langage de queue » (*TR*, p. 279).

24. Voir par exemple l'épisode de *Terminus radieux* où Samiya Schmidt accuse Kronauer de vouloir « faire le rut » avec Vassilissa Marachvili qu'il tente en réalité de sauver. La fille de Solovieï est ensuite victime d'une violente crise qui lui fait prendre « sa forme de furie » (*ibid.*, p. 319-320).

niste[s] » prompts aux intrusions²⁵. D'abord présentée comme une lectrice peu attentive, elle est, au terme du roman, celle qui réécrira l'ensemble de l'œuvre disparue des autrices post-exotiques. Lorsque, au seuil de la mort, vieille et esseulée, elle tente, au terme du roman, de recomposer la bibliothèque de l'Orbise en réécrivant l'ensemble de l'œuvre qu'elle a lue des centaines d'années plus tôt, Hannko Vogoulian s'autorise à insérer des variations dans l'œuvre des autrices féministes qu'elle admire. Ancienne lectrice dépossédée de toute source écrite, elle s'improvise copiste et travaille seulement de mémoire : « souvent elle avait conscience qu'elle inventait, et d'ailleurs elle remplaçait volontiers les passages oubliés par des synthèses et des raccourcis de son cru, ou des aphorismes qu'elle jugeait appropriés » (501). Si c'est essentiellement sa mémoire qui lui fait défaut, Hannko Vogoulian réécrit aussi certaines scènes pour en changer la teneur. Abordant une scène de viol qui la rebute chez Kwooll, elle choisit de faire de sa sœur l'héroïne de celle-ci :

Elle renâclait à reprendre l'histoire là où elle l'avait laissée. Dans *Chien dans la taïga*, la vengeance de l'héroïne finissait bien par advenir, mais l'héroïne mettait au moins trente pages avant de trouver l'occasion propice, et Hannko Vogoulian était tiraillée entre le souvenir confus, amputé, du texte de Maria Kwooll, et son souhait de voir Myriam Oumarik assassiner au plus vite ses tortionnaires. (502)

Le roman de Volodine met ainsi en scène, au terme de son parcours, la transformation progressive d'une lectrice en écrivaine. Vogoulian chemine d'une manière de lire à l'autre, de la lecture « intensive », mémorielle, « révérencielle et respectueuse » à une lecture « extensive » et désacralisante²⁶. La réécriture de l'œuvre post-exotique à partir des traces déposées dans sa mémoire cause une série « d'ingérences », pour reprendre le terme de Decout, interrogeant les raisons de celles-ci. Réécrire conduit en quelque sorte à révéler des « textes fantômes », produits de la rencontre entre les textes premiers et les lectrices, des textes « reconstitué[s] selon ses propres goûts et désirs »²⁷. La mise en scène des tactiques de lecture et de réécriture braconnières dessine ainsi un espace paradoxal de liberté et de contrainte : un espace de subversion des normes de lecture où l'infidélité au texte dépend de sa connaissance à la lettre. L'opération de sauvetage de l'œuvre de Kwooll par sa réécriture de mémoire relève certes d'un geste révérencieux, mais elle est aussi un sacrilège pour tout adepte de la pureté du texte. L'enchâssement de ces scènes au sein du roman de Volodine tend ainsi à faire rejaillir la force subversive de l'écriture fictive sur le roman lui-même dont le statut apparaît comme ambivalent, notamment à l'égard de l'auctorialité : l'œuvre de Kwooll réécrite par Vogoulian n'est-elle pas fortement similaire au roman que nous lisons, à certaines de ces pages les plus « hallucinées », du moins ?

Les romans et românces de Hannko Vogoulian contiennent des pages qu'on pourrait qualifier de normales et d'autres qui paraissent hallucinées, et, parmi celles-ci quelques-unes mettent en scène la mort d'Hannko et de ses sœurs. Toutes sont nées de mères inconnues et l'idée de sororité est donc prise au

25. Maxime Decout, *Éloge du mauvais lecteur*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2021, p. 105.

26. Chartier, *Culture écrite et société*, op. cit., p. 147.

27. Decout, *Éloge du mauvais lecteur*, op. cit., p. 135.

sens large, peut-être parce que la plupart de ces figures féminines, qu'elles soient épanouies ou malheureuses, ont eu au cours du livre une relation de violence magique et de compagnonnage avec une figure masculine de père ou d'époux qui est tantôt un thaumaturge surgi du Bardo, tantôt un oiseau, tantôt un prince-voyou, tantôt un chamane tyrannique. (548)

La parenté entre les écrits de Vogouljian, scribe affranchie du post-exotisme, avec l'œuvre de Volodine traduit bien la logique « expansionniste » de cette dernière. Ainsi que le formule Frank Wagner, l'univers volodinien se caractérise par l'empiètement de « l'œuvre-monde [...] sur le monde », les frontières « du dedans et du dehors, de l'intra- et de l'extradiégétique » devenant poreuses²⁸. Le devenir-auteur de la lectrice volodinienne porte ainsi la trace d'une métalepse structurante : comme l'atteste l'irruption d'un « je » dans quelques rares passages du roman²⁹, la fragmentation programmée de la figure d'auteur se confond, se disperse au sein « d'une communauté d'entités amies et interchangeables » (135). Dans cette perspective, la folie interprétative de Samiya Schmidt n'a dès lors pas uniquement pour fonction de disqualifier la lecture par adhésion en la pathologisant, elle incarne aussi l'un des débordements du littéraire sur le monde, une puissance vengeresse de la lecture.

Un lien magique

Tout en faisant déteindre l'acte de lecture sur d'autres formes d'actions (artistiques, mémorielles ou politiques), les quatre romans étudiés se trouvent modifiés dans leur forme-même quand les textes lus ou réécrits par les groupes de lectrices sont exposés sur les pages du livre que nous tenons entre les mains. Parce qu'il s'accompagne d'un travail sur la forme des récits, le jeu sur les niveaux narratifs contribue à donner à l'acte de lecture d'abord présenté comme un motif des romans, un prolongement pragmatique. Ainsi, les lectures interdites des Uraïens (chez Delorme), l'éducation féministe du Club Lilith (chez Delaume), la conservation et la réécriture du corpus post-exotique par les trois filles de Solovieï (chez Volodine) et la composition d'une mémoire collective par l'écriture de « chants de témoignage » (chez Rychner), influencent la forme des romans dans lesquels s'immisce une forte hétérogénéité et une polyphonie au sens bakhtinien³⁰, invitant à entrevoir le pouvoir de transformation de la lecture. À terme, il s'agit donc d'identifier ce que le groupe de lectrices fait à la forme du roman elle-même et ce que, par extension, la lecture en collectif peut supposément faire au monde social et à nos manières de lire.

Les communautés de lectrices fictionnelles se constituent contre une domination patriarcale, ce qui tend à teinter d'ombre les sororités en voie de constitution. Par ailleurs, ces communautés sont essentiellement esquissées parfois effilochées ou transitoires. Les

28. Frank Wagner, « "Des voix et rien d'autre" : sur les voix narratives post-exotiques », dans Frédéric Detue et Lionel Ruffel (dir.), *Volodine, etc. Post-exotisme, poétique, politique*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 134-135.

29. « Elle n'a pas pu éviter les tics d'auteurs. Elle ou moi peu importe. » (*TR*, p. 547).

30. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, trad. Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978 ; *Esthétique de la création verbale*, trad. Alfreda Aucouturier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1984. Voir aussi Tiphaine Samoyault, *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 2005.

groupes de lectrices s'apparentent ainsi davantage à des virtualités esquissées au contact de lectures. À ce titre, la communauté post-exotique à laquelle s'affilient les trois filles de Solovieï dans *Terminus radieux* semble bien plus désassemblée que cohésive. Les membres sont physiquement séparés les uns des autres, s'exprimant par les moyens d'une littérature clandestine qui, ainsi que le formule Mette Tjell, se murmure « entre les murs de la prison dans l'espoir d'atteindre une oreille amicale³¹ ». Le « nous » employé par Barbara et Christelle dans leur épopée collective opère quant à lui comme un moyen de transmission et de rassemblement projectif : leur prose permettrait, selon Sarah, une femme rencontrée sur leur route, de « démultiplier les possibilités d'atteindre à l'universalité » (AM, 221).

En retour, la virtualité des groupes de lectrices ici soulignée produit une pensée de la lecture comme pouvoir d'action collective incarnée. Tout en dessinant les limites des appartenances groupales et leur conflictualité propre, les romans donnent accès à la vitalité de ces formes sociales en les mettant en intrigue par le biais d'un travail formel. Les Uraniens du roman de Delorme placardent par exemple dans la ville des « Autres » des slogans révolutionnaires que le texte reproduit dans des chapitres intercalaires. Ces extraits sont en réalité composés à partir d'un essai de Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus*³². L'insertion intradiégétique des fragments de cet ouvrage confère à la fiction le pouvoir de chevaucher le réel, de s'y superposer ou de le prolonger. Elle altère également la forme romanesque qui, sans prendre les traits caractéristiques du roman à thèse, intègre au récit un propos militant dont le statut reste ambivalent. Si les violences totalitaires infligées par les « Autres » découlent d'événements assimilables à notre présent (bouleversement climatique, épuisement des ressources, privatisation des biens naturels, etc.), les voies collectives esquissées pour en sortir sont ainsi présentées comme des solutions appropriables *en fait*. Le club de lecture (des Uraniens) est doté d'un pouvoir de transformation du social et du politique. Dans *Les Sorcières de la République* l'hétérogénéité fortement marquée du roman est dictée, non seulement par le procès de la Sibylle (interrompu de nombreuses publicités et sondages, ainsi que par la description des pièces à conviction), mais aussi par l'émergence de certaines productions réalisées au sein du Club Lilith. C'est le cas, notamment, des formules magiques prononcées lors de cérémonies païennes que les déesses de l'Olympe ont stratégiquement associées à une forme de développement personnel :

Le secret de notre réussite, c'est d'avoir investi le secteur du développement personnel pour toucher le grand public, en usant de la parade du fameux second degré. L'humour et le culturel ont pour le Parti du Cercle été de précieux alibis. Le Parti du Cercle était devenu une fiction collective agréée qui, sous forme de performances artistiques, infiltrait le réel de moult espaces culturels, ateliers, workshops et rituels, le calendrier païen, de l'art contemporain, proposition vivante, mise en scène poétique. (SR, 292)

31. Mette Tjell, « Posture d'auteur et médiation de l'œuvre : l'écrivain en porte-parole chez Antoine Volodine », *CONTEXTES*, n° 13, 2013, 2013.

32. Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus*, Paris, Grasset, 2019.

Le roman donne à lire des formules rituelles censées libérer les femmes, les rendre lucides et rétablir l'égalité autant que leur puissance : « L'Eau est à l'Ouest, l'Air est à l'Est, la Terre au Nord, le Feu au Sud. / Ceci est un rituel. / Modifier le réel devient pour vous possible. » (290) Le lien magique établi par la formule confère au langage un pouvoir propre, celui d'instaurer des changements profonds ou de constituer des communautés. Chez Rychner, les chants de témoignages sont eux aussi rapprochés du sortilège, comme en témoigne l'interrogation des bardesses : « L'épopée devenait-elle manifeste, hymne, philtre de cohésion locale autant qu'universelle ? » (152). Chez Delorme, ce sont les secrets révélés, les identités dévoilées dans le secret de la bibliothèque qui relie les membres du groupe : « En nous parlant de toi, tu t'es liée à nous. Nous sommes dépositaires du secret de chaque être présent dans cette pièce. Ce qui faisait de toi une personne vulnérable, ici te rend plus forte. Je garde ton secret et tu gardes le mien. » (VTF, 211).

Dans ces différentes fictions, le pouvoir des mots acquiert une performativité, au sens où, selon la célèbre formule d'Austin « dire c'est faire³³ ». La performativité propre aux clubs de lectrices fictionnels ne se limite toutefois pas à une performativité austinienne, singulière et nécessairement liée à un statut social du locuteur, mais elle est aussi réappropriation, renversement des codes et des normes élaborées et véhiculées au cours de l'histoire, au sens dès lors butlerien, ainsi que le suggère Huppe :

la performativité étudiée par Judith Butler ne relève pas d'actes singuliers [comme celle d'Austin], mais de processus historiques au sein desquelles une catégorie, comme le genre, par exemple, advient par sa répétition massive et quotidienne. Appliquée aux œuvres, cette définition de la performativité met plutôt en évidence une capacité à reprendre des formes, des normes tout en ouvrant la possibilité de les faire dévier, même imperceptiblement³⁴.

Tout comme le suggère Justine Huppe au sujet des récits et romans de Chloé Delaume, le dire apparaît dans l'ensemble des textes commentés ici comme un « faire » qui a trait tant à la « conjuration » qu'au « rituel sorcier »³⁵. Il échappe en cela, pour une part au moins, à une maîtrise parfaite. En d'autres mots, si ces romans prêtent à la littérature une puissance subversive et une efficacité révolutionnaire, la puissance du langage est aussi montrée comme réversible, en partie inappropriable ou sauvage. L'échec des sorcières de la République dans leur tentative de renversement du patriarcat, l'incertitude de la révolution menée par les Uraniens, la mort solitaire et lente des trois sœurs dans *Terminus radieux* et la déferlante de violence finale dans *Après le monde* montrent, bien plus qu'une foi aveugle dans les pouvoirs du récit et de la littérature, une fragile tentative collective de résistance et de renversement des dominations qui, si elle n'aboutit pas, aura déplacé pour un temps au moins les rapports de pouvoir, ménagés des espaces de replis et d'action.

33. John L. Austin, *Quand dire c'est faire*, trad. Gilles Lane, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1991 [1962].

34. Justine Huppe, « L'Écriture entre deux chaises : Delaume, post-avant-gardiste ? », *Nouvelle Revue Synergies Canada*, n° 12, 2019, p. 8.

35. *Ibid.*

Dans ces différents romans, la lecture en groupe de femmes (ou de minorité de genre, dans le cas de Delorme) met tout d'abord en crise la sororité comme valeur structurante. Le club de lectrices est essentiellement travaillé par des formes de conflictualité diverses conduisant à des déplacements progressifs, des transformations de soi et du groupe. La mise en scène de ces collectifs de lectrices porte ainsi à mesurer la puissance transformatrice de la lecture, même si celle-ci s'ouvre à une variété de pratiques et d'actions. Le texte n'est pas seulement abordé dans sa dimension formelle et discursive, mais il est envisagé au prisme des circonstances de ses effectuations. Au sein de ces fictions, la lecture est donc comprise comme un ensemble de pratiques concrètes et comme un geste d'actualisation en communauté permettant la subversion des normes de genre et des normes littéraires, notamment celle de l'auctorialité. Les lectrices de ces romans font jouer contre l'autorité d'auteur leurs « mauvaises » lectures, irrévérencieuses, braconières afin de prendre une revanche temporaire sur des normes patriarcales ou autoritaires.

On postulera, au terme de ce parcours exploratoire, que ces exemples littéraires ne se contentent pas d'illustrer une théorie pragmatique de la lecture ou de refléter une pratique sociale en plein déploiement. Ces différents cas littéraires mettent plutôt à l'épreuve les modèles de clubs offerts par le monde social en consignnant tout ce qui participe de la lecture, l'entoure, l'alimente, mais qui l'excède, ceci au prix, parfois, d'une redéfinition de l'acte de lecture lui-même. En dernière instance, ces exemples littéraires interrogent l'imaginaire de la lutte politique et questionnent la continuité supposée entre le partage de savoirs culturels et l'acte militant, voire révolutionnaire, notamment lorsque la lutte repose sur la reconnaissance d'une complicité de principe entre femmes, minorités sexuelles et minorités de genre. Sans céder à l'idéal d'un engagement univoque par la lecture, ces romans font au contraire des tentatives ratées le cœur de leurs récits, élaborant une image de la lecture comme espace politique fragile.

Bibliographie

- ALBENGA Viviane, *S'émanciper par la lecture. Genre, classe et usages sociaux des livres*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
- ALBENGA Viviane et BACHMANN Laurence, « Trajectoires féminines d'émancipation par la lecture : les transgressions de l'âge adulte », dans Sylvie Octobre et Frédérique Patureau, *Sexe et genre des mondes culturels*, Lyon, ENS Éditions, 2020, p. 55-66.
- AUSTIN John L., *Quand dire c'est faire*, trad. Gilles Lane, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1991 [1962].
- BACHMANN Laurence, « Transformer le genre par la littérature. Essai de sociologie indirecte », *Versants. Revue suisse des littératures romanes*, n° 5, 2010, p. 77-92. [dx.doi.org/10.5169/seals-271548](https://doi.org/10.5169/seals-271548)
- BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, trad. Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978.
- *Esthétique de la création verbale*, trad. Alfreda Aucouturier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1984.
- BAUDRY Marie, *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- BUTLER Judith, *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, trad. Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

- CHARTIER Roger, *Culture écrite et société : l'ordre des livres (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Histoire », 1996.
- COHEN Judith, LAGRANGE Samy et TURBIAU Aurore (dir.), *Esthétiques du désordre. Vers une autre pensée de l'utopie*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2022.
- DAVID Jérôme, « Le premier degré de la littérature », *Fabula-LhT*, n° 9, « Après le bovarysme », 2012. doi.org/10.58282/lht.304
- DECOUT Maxime, *Éloge du mauvais lecteur*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2021.
- DELAUME Chloé, *Les Sorcières de la République*, Paris, Seuil, 2016.
- (dir.), *Sororité*, Paris, Points, 2021.
- DELORME Wendy, *Viendra le temps du feu*, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2021.
- FELSKI Rita, « After Suspicion », *Profession*, 2009, p. 28-35. www.jstor.org/stable/25595909
- FETTERLEY Judith, *The Resisting Reader : A Feminist Approach to American Fiction*, Bloomington, Indiana University Press, 1978.
- FISH Stanley, *Quand lire, c'est faire*, trad. Étienne Dobenesque, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007.
- GRIGNON Claude et PASSERON Jean-Claude, *Le Savant et le populaire*, Paris, Seuil, 1989.
- HABRAND Tanguy, *Hermione Granger lectrice de Harry Potter*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, coll. « La fabrique des héros », 2022.
- HUPPE Justine, « L'Écriture entre deux chaises : Delaume, post-avant-gardiste ? », *Nouvelle Revue Synergies Canada*, n° 12, 2019, p. 1-11. doi.org/10.21083/nrsc.voi12.4836
- KOSOFSKY SEDGWICK Eve (dir.), *Novel Gazing. Queer Readings in Fiction*, Duke University Press, 1997.
- NOTÉRIS Émilie, *Wittig*, Paris, Les Pérégrines, 2022.
- *La Fiction réparatrice*, Villecomtal-sur-Arros, UV éditions, 2020.
- PRECIADO Paul B., *Un appartement sur Uranus*, Paris, Grasset, 2019.
- REID Martine (dir.), *Les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Paris, Honoré Champion, 2011.
- *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020.
- RADWAY Janice A., « Lectures à "l'eau de rose". Femmes, patriarcat et littérature populaire », *Politix, Revue des sciences sociales du politique*, n° 51, 2000, p. 163-177. doi.org/10.3406/polix.2000.1108
- *A Feeling for Books : The Book-Of-The-Month Club, Literary Taste, and Middle-Class Desire*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997.
- RYCHNER Antoinette, *Après le monde*, Paris, Buchet-Chastel, 2020.
- SAMOYVAULT Tiphaine, *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 2005.
- TJELL Mette, « Posture d'auteur et médiation de l'œuvre : l'écrivain en porte-parole chez Antoine Volodine », *COnTEXTES*, n° 13, 2013, 2013. doi.org/10.4000/contextes.5826
- TURBIAU Aurore, « Une utopie féministe est-elle possible ? », *Hypothèses - Littératures engagées*, engagees.hypotheses.org, 6 septembre 2020.
- VOLODINE Antoine, *Terminus radieux*, Paris, Seuil, 2014.
- WAGNER Frank, « "Des voix et rien d'autre" : sur les voix narratives post-exotiques », dans Frédéric Detue et Lionel Ruffel (dir.), *Volodine, etc. Post-exotisme, poétique, politique*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 121-136.
- WITTIG Monique, *Les Guérillères*, Paris, Minuit, 1969.